

■ **MATHIAS DELORI**, CENTRE ÉMILE DURKHEIM, UMR 5116,
CNRS, SCIENCES PO BORDEAUX,
UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

Camus et la montée aux extrêmes. Commentaires d'un politiste sur les *Lettres à un ami Allemand*

La question du rapport d'Albert Camus à la violence a fait couler beaucoup d'encre¹. D'un côté, une multitude d'auteurs voient dans Albert Camus un penseur radicalement pacifiste. Ces spécialistes étayaient généralement cette thèse en soulignant son engagement en faveur de l'objection de conscience ou encore le fait qu'il a critiqué les excès de violence des deux camps pendant la guerre de libération algérienne². En ce qui concerne les œuvres littéraires ou philosophiques, ces auteurs soulignent que Camus a souvent envisagé la violence comme un dilemme moral et mis en garde contre les raisonnements qui justifient le « terrorisme » au nom d'une cause juste³. D'un autre côté, des partisans des approches postcoloniales et féministes ont souligné que la plupart de ses écrits littéraires ou philosophiques embarquent un cadrage racialisant et/ou patriarcal qui, s'il n'appelle pas directement à la violence, reproduit la violence épistémique⁴ produite par ces deux matrices de pouvoir⁵. Louise Horowitz a subsumé ces deux critiques en expliquant que « Albert Camus a systématiquement exclu de son œuvre – on est tenté de dire éradiqué – à la fois les femmes et la population

1. Je remercie Elara Bertho, Gilles Bertrand, Martin Mégevand et les deux évaluateurs anonymes pour leurs commentaires sur une version précédente de ce texte.

2. Jean-Marie Müller, « Objecteurs de conscience », *Sarkophage / À cause du peuple*, Hors série n°3 février/avril, 2012; Jean-Marie Müller, *Penser avec Albert Camus. Le meurtre est la question*, Chronique Sociale. Le rejet par Camus des « excès » de violence des deux camps est explicite dans : Albert Camus, *Chroniques algériennes (1939-1958)*, Gallimard, 2002 (1958).

3. Paul George Neiman, « Camus on Authenticity in Political Violence », *European Journal of Philosophy*, 25-4, 2017, p. 1569-1587 ; Agnès Spiquel, « Albert Camus et l'Algérie », *Histoire coloniale et postcoloniale* (<https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-et-l-Algerie-par.html> consulté le 16 novembre 2019), 2009.

4. Sur la notion de violence épistémique, voir : Gayatri Chakravorty Spivak, « Can the Subaltern Speak? », in Nelson Cary and Larry Crossberg (éd.), *Marxism and the interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 271-316.

5. Christine Margerrison, « Albert Camus and “Ces femmes qu'on raie de l'humanité” : sexual politics in the colonial arena », *French Cultural Studies*, 10-29, 1999 ; Edward Said, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Book, 1993 ; Conor Cruise O'Brien, *Albert Camus of Europe and Africa*, New York, The Viking Press ; Renée Quinn, « Le theme racial dans *L'Étranger* », *La Revue d'histoire littéraire de la France*, 69-6, 1969 .

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

arabe coloniale en Afrique du Nord »⁶. Notons, enfin, que des auteurs ont avancé des arguments qui empruntent à ces deux thèses en les nuanciant ou en les historicisant⁷.

Cet article contribue à ce débat à partir d’une perspective politologique et en se focalisant sur les *Lettres à un ami allemand*⁸. Ces quatre textes écrits respectivement en juillet 1943, décembre 1943, avril 1944 et juillet 1944 ont paru sous la forme d’un recueil chez Gallimard après la guerre. Ce regroupement n’était pas arbitraire. Camus avait pensé ces textes comme une seule et même œuvre, en l’occurrence un essai épistolaire fictionnalisé. Le procédé rhétorique est semblable à celui qu’on trouve dans *La tentation de l’Occident* d’André Malraux⁹. Le narrateur écrit à un « ami » imaginaire, qu’il dit avoir connu cinq ans auparavant, pour lui expliquer pourquoi et comment la guerre met à l’épreuve leur amitié. Camus ne fait que rarement allusion aux événements qu’il a sous les yeux. Les *Lettres à un ami allemand* constituent donc un texte plus philosophique que les écrits de Camus publiés dans *Combat* à la même époque. Faut-il pour autant parler, comme le fait Jeanyves Guérin, de texte « méta-historique »¹⁰ ? S’il a incontestablement une portée intemporelle, il ne faut pas non plus perdre de vue qu’il s’inscrit dans un contexte historique. Le correspondant est une allégorie de l’Allemagne nazie des années 1943-1944¹¹.

La plupart des spécialistes ont analysé ce recueil comme un révélateur de l’image de l’Allemagne dans la pensée de Camus. Martin Strickmann s’est intéressé aux débats intellectuels français sur la « question

6. Louise Horowitz, « Of Women and Arabs: Sexual and Racial Polarization in Camus », *Modern Language Studies*, 17-3, 1987, p. 54-61.

7. David Carroll, *Albert Camus the Algerian: Colonialism, Terrorism, Justice*, New York, Columbia University Press, 2007 ; Christiane Chaulet Achour, « Albert Camus face à la question algérienne, par Christiane Chaulet Achour » ; Arthur Scherr, « Albert Camus’ *L’Étranger*. A Parable of the Overthrow of French Rule in Algeria », *Midwest Quarterly*, 57-1, 2015, p. 37-55 ; Steven A Burr, « Transcending the Paradox of Violence. A Dialectical/Diologal Interrogation of the Colonial/Anti-colonial Struggle in Algeria », *Soundings: An Interdisciplinary Journal*, 101-4, 2018, p. 322-340 ; Martin Mégevand, « La révolte chez Césaire et Camus. Convergences paradoxales », *Présence africaine*, 184, 2011, p. 181-192 ; Denis Salas, « Albert Camus, l’humaniste intransigeant », *Études*, 416 (1), 2012, p. 79-90 ; Marc Crépon, *Le Consentement meurtrier*, Paris, Cerf, 2012.

8. Albert Camus, *Lettres à un ami allemand*, Paris, NRF Gallimard, 1948. Les références indiquées dans le texte sont issues de cette publication.

9. André Malraux, *La Tentation de l’Occident*, Paris, Grasset, 2006 (1926). Camus a utilisé ce procédé dans : « Lettres à un jeune Anglais sur l’État d’esprit de la nation française », *Le soir républicain*, Alger, décembre 1939. Voir : Albert Camus, *Œuvres complètes*, tome I : 1931-1944, Paris, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 782-784.

10. Jeanyves Guérin, « Camus et l’Allemagne », in Philippe Daros (éd.), *Cartographie d’une amitié. Pour Stéphane Michaud*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2017, p. 189-205, p. 198.

11. Le narrateur s’adresse à son correspondant un « vous » ambigu. Le vous de politesse semble parfois se transformer en deuxième personne du pluriel. Voir à ce propos : *ibid.*, p. 195

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

allemande »¹². Selon lui, il existerait un clivage entre la génération des intellectuels marqués par les deux guerres mondiales – une génération qui a théorisé le thème de « l’Allemagne éternelle » – et celle qui fut socialisée pendant l’entre-deux-guerres avec une image plus historicisée de l’Allemagne. Cet auteur voit dans Camus un des porte-drapeaux de cette seconde génération. Hans Peter Lund, Brigitte Sandig et Jeanyves Guérin ont nuancé et historicisé cet argument en montrant que les *Lettres* révèlent un Camus qui a (encore) tendance à essentialiser l’Allemagne¹³. Contrairement à d’autres écrivains français, Camus n’était pas fasciné par la littérature, le théâtre et la philosophie allemande. Son image de l’Allemagne était alors principalement médiatisée par ses lectures de Nietzsche, par un séjour effectué en 1936 dans l’Allemagne nazie et, bien sûr, par l’Occupation. Il voyait dans l’Allemagne un pays qui a tendance à se soumettre aux désirs de puissance. Son discours sur l’Allemagne a évolué après les *Lettres* et, surtout, après la Seconde Guerre mondiale.

Les *Lettres à un ami allemand* n’ont que marginalement été versées au débat sur le rapport de Camus à la violence. Ces textes offrent pourtant une perspective intéressante dans la mesure où le référent n’est pas le colonialisme ou les révolutions – comme dans la plupart des écrits postérieurs de Camus – mais la Seconde Guerre mondiale. De plus, les *Lettres* mettent à jour un Camus résolument engagé dans une entreprise violente, en l’occurrence la Résistance française et l’effort de guerre allié¹⁴. Cet aspect est trop souvent négligé par les commentateurs qui ne retiennent que le titre du recueil. Or le thème sous-jacent des *Lettres* n’est pas l’amitié en temps de guerre et encore moins l’hypothèse d’une réconciliation future. Le narrateur se demande s’il a le droit « d’ajouter à l’atroce misère de ce monde » (Première lettre, p. 27) et à quelles conditions. Ce recueil constitue plutôt une réflexion en situation sur la violence. Contrairement à ce qui sera le cas dans certains écrits postérieurs, Camus apporte ici une réponse univoque à la question du droit à la violence. Dans la quatrième, le narrateur écrit par exemple à son correspondant allemand qu’il a l’intention de le « détruire », lui et des « milliers » d’Allemands, et qu’il le fera « sans pitié » (p. 75). Le

12. Martin Strickmann, *L’Allemagne nouvelle contre l’Allemagne éternelle. Die französische Intellektuellen und die deutsch-französische Verständigung 1944-1950*, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2004.

13. Brigitte Sandig, « L’Algérie et l’Allemagne de Camus. Une opposition extrême », *La Revue des lettres modernes*, 23, 2014, p. 103-122; Brigitte Sandig, « Camus und die Deutschen - die Deutschen und Camus », *Romanische Forschungen*, 126 (3), 2014, p. 341-362; Hans Peter Lund, « Camus face à l’Allemagne. Réactions et lectures », *Revue d’histoire littéraire de la France*, 119^e année, 1, 2019, p. 125-144 ; Jeanyves Guérin, 2017, op. cit.

14. David Colin a en partie relevé ce point quand il écrit que les *Lettres* clôturent le thème de l’absurde et ouvrent celui de la révolte. Il importe toutefois de souligner que la révolte promue dans ce recueil présente une singularité. Elle prend la forme d’une action violente. David Colin, « Camus’s War: L’Etranger and *Lettres à un ami allemand* », in David Colin (éd.), *Traces of War: Interpreting Ethics and Trauma in Twentieth-Century French Writing*, Liverpool University Press, 2018, p. 65-79.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

contexte est ici très important : l'Allemagne est alors en train de se faire littéralement détruire par les bombardements alliés.

L'argument développé dans cet article est que les *Lettres* dévoilent un Camus à la fois favorable aux actions violentes au service d'une cause juste et réflexif sur un problème inhérent à toute action violente : la « montée aux extrêmes ». Le stratège prussien Carl von Clausewitz (1780-1831) a forgé cette expression pour décrire un phénomène observable dans de nombreuses guerres : l'escalade de la violence. Depuis, des auteurs comme Simone Weil¹⁵, Hannah Arendt, René Girard ou encore Olivier Abel ont cherché à comprendre les raisons pour lesquelles les barrières morales ont tendance à céder les unes après les autres au cours des affrontements¹⁶. Ces auteurs ont mis en avant plusieurs explications complémentaires : la diabolisation de l'adversaire, la perte de vue des raisons politiques pour lesquelles on se bat ou encore la croissance des sentiments négatifs suite à l'expérience des violences de l'autre. Ma thèse est que Camus a lui aussi identifié le problème et ses principaux moteurs. Le procédé rhétorique des *Lettres* – quatre textes écrits à quelques mois d'intervalle – permet à l'auteur de rendre compte du caractère progressif de cette montée aux extrêmes. J'expose cet argument après avoir expliqué, dans une section préliminaire, pourquoi les *Lettres* peuvent se lire comme un essai sur la violence.

DES LETTRES À UN « AMI ALLEMAND » OU À UN « ENNEMI NAZI » ?

Dans la préface à l'édition italienne de 1948, Camus a précisé le sens des *Lettres à un ami allemand* : il s'agissait « d'éclairer un peu le combat aveugle où nous étions et, par là, de rendre plus efficace ce combat » (Préface à l'édition italienne, p. 16). À l'époque, Camus était engagé dans ce qu'on a parfois appelé la « Résistance intellectuelle » et, plus précisément, les activités du journal *Combat*. Son engagement consistait, pour l'essentiel, à publier des informations et des analyses de nature à contrecarrer la propagande guerrière de l'occupant et de Vichy. L'engagement de Camus en faveur de cette cause était alors total. Camus utilise d'ailleurs lui-même cet adjectif dans un éditorial de *Combat* intitulé « À guerre totale, résistance totale »¹⁷. S'il n'a pas posé des bombes, il a en revanche pris des risques.

15. Cette autrice a directement influencé Camus. Cependant, Camus ne l'a découverte qu'en 1946. Comme pour les autres auteurs, il n'ait pas question ici d'influence mais de proximité intellectuelle. Voir à ce propos : Guy Samana, « Albert Camus et Simone Weil : le sentiment du tragique, le goût de la beauté », *Esprit*, 2012 (août/septembre).

16. Hannah Arendt, *On violence*, Orlando, Austin, New York, A Harvest Book, 1969; René Girard, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007; René Girard, *La Violence et le Sacré*, Paris, Grasset, 1972; Olivier Abel, *De l'Amour des ennemis : et autres méditations sur la guerre et la politique*, Paris, Albin Michel, 2002.

17. *Combat*, mars 1944, in : Albert Camus, 2006, *op. cit.*, p. 911-913.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

Contrairement à d'autres, Camus ne s'est pas inventé un passé de résistant après la guerre¹⁸.

L'expression « Lettres à un ami Allemand » pourrait laisser entendre que le recueil s'inscrit dans la tradition des échanges épistolaires entre intellectuels qui ont tenté, en temps de guerre, de se situer « au-dessus de la mêlée » (Préface à l'édition italienne, p. 16)¹⁹. Il n'en est rien. Camus n'appelle pas à une retenue dans la manière de faire la guerre et, encore moins, à un arrêt des hostilités. Le thème premier des *Lettres* est plutôt celui du droit à la violence contre un « ami ». L'auteur semble envisager l'amitié dans le sens de la *philia* aristotélicienne. Le narrateur ne veut pas faire de mal à son ami et signifie le caractère tragique de la situation qui le contraint à faire usage de la force²⁰. Le caractère tragique de la situation est maintenu de bout en bout, le droit à la violence ne s'affirmant qu'avec le délitement du sentiment amical. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la pensée de Camus rencontre celle de Simone Weil. Cette dernière opposait l'éloge aristotélicien de la *philia* à celui que Thucydide faisait de la « force »²¹. Cette opposition semble se superposer, dans les *Lettres*, à l'opposition France/Allemagne. Alors que les Français se posent le problème moral de la violence contre un membre de la communauté des « amis », les Allemands se montrent violents sans hésitation.

Cette remarque pourrait laisser entendre que les *Lettres* constituent un texte nationaliste. Certains passages laissent la même impression. Par exemple, Camus ne reprend pas à son compte la distinction entre l'Allemagne et le nazisme que Raymond Aron, Karl Barth, Emmanuel Mounier et d'autres ont théorisée dès 1945²². Dans ce recueil, tous les Allemands sont considérés comme responsables du déclenchement de la guerre et des

18. Sur l'engagement de Camus dans la Résistance intellectuelle, voir : Martin Strickmann, 2004, *op. cit.*

19. Au cours de la guerre franco-prussienne de 1870, Ernest Renan et David-Friedrich Strauss ont échangé des lettres publiques dans le but explicite de maintenir un dialogue respectueux au plus fort des combats. Pendant la Première guerre mondiale, Romain Rolland et Gerhart Hauptmann tentèrent de se placer, eux aussi, « au-dessus de la mêlée » en s'interrogeant sur les atrocités commises de part et d'autre. Les nationalistes des deux camps le leur avaient d'ailleurs reproché. Voir : Ruth Amossy, « Dialoguer au cœur du conflit ? Lettres ouvertes franco-allemandes, 1870/1914 », *Mots. Les langages du politique*, 76, 2004, p. 25-39. Camus fait allusion à cette tradition en écrivant : « voilà ce que je voulais vous dire, non par-dessus la mêlée, mais dans la mêlée elle-même ». (p. 30).

20. Sur le thème du meurtre des membres de la *philia* dans la tragédie grecque, voir : Elisabeth S Belfiore, *Murder Among Friends: Violation of Philia in Greek Tragedy*, New York, Oxford University Press, 2000.

21. Simone Weil, *La source grecque*, Gallimard, 1953, p. 32 ; Simone Weil, « L'Iliade ou le poème de la force », *Les Cahiers du Sud*, décembre 1940-janvier 1941, 1939.

22. Raymond Aron, « Nouvelle carte du monde », *Point de vue*, 1945 (4 mai) ; Karl Barth, *Les Allemands et nous*, Paris, Delachaux et Niestlé S.A., 1945 ; Emmanuel Mounier, « Le désespoir allemand », *Esprit*, 110, 1945, p. 900-902 ; Emmanuel Mounier, « Nouveaux débats sur l'Allemagne », *Esprit*, 112, 1945, p. 292-298.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

atrocités commises, pendant le conflit, au nom de l'Allemagne. Cette généralisation était fort courante à l'époque. On présente à juste titre Joseph Rovan comme un précurseur du rapprochement franco-allemand de l'après Seconde Guerre mondiale. Il est vrai que Rovan a pris position, dans un texte publié dans la revue *Esprit* en 1945, pour une politique « responsable » et non-revancharde à l'égard de l'Allemagne²³. Dans le même texte, Rovan écrivait toutefois que la France n'a « pas souffert d'une certaine Allemagne [...] toute l'Allemagne était responsable du destin et de la politique allemande »²⁴. On trouve le même type d'essentialisation chez Edmond Vermeil et Albert Béguin, des intellectuels qui se sont aussi engagés, après la guerre, en faveur du rapprochement avec la République fédérale d'Allemagne (RFA)²⁵. Chez Camus comme chez tous ces auteurs, « l'Allemand » n'est pas exactement le « boche » de la littérature sur l'ennemi héréditaire. Cet « ami allemand » est plutôt l'allégorie d'une l'Allemagne qui, après avoir hésité entre divers chemins, est devenue celle de Hitler. Pour le dire autrement, l'essentialisation est partielle. L'Allemagne est envisagée comme un bloc qui évolue dans le temps.

Quoi qu'il en soit, ce ton a gêné Camus quand il s'est engagé, à la fin des années 1940, dans la construction européenne et le rapprochement franco-allemand. Dans la préface à l'édition italienne de 1948, Camus a apporté la précision suivante : « Ce sont des écrits de circonstances et qui peuvent donc avoir un air d'injustice. Si l'on devait en effet écrire sur l'Allemagne vaincue, il faudrait tenir un langage un peu différent »²⁶. Dans cette même préface, Camus propose donc au lecteur la convention suivante : « Lorsque l'auteur de ces lettres dit “vous”, il ne veut pas dire “vous autres Allemands”, mais “vous autres nazis”. Quand il dit “nous”, cela ne signifie pas toujours “nous autres Français” mais “nous autres, Européens libres” ». Camus ajoutait que si l'on voulait bien lire ces lettres en remplaçant le mot « Allemand » par « nazi » et « Français » par « Européen libre », il n'en « reni[ait] pas un mot » (Préface à l'édition italienne, p. 14-15).

Il n'est pas totalement anachronique de reprendre à son compte l'invitation formulée par Camus en 1948. En effet, plusieurs éléments signalent que les *Lettres* mettent en scène autre chose qu'une lutte entre deux États. Ce

23. Joseph Rovan, « L'Allemagne de nos mérites », *ibid.*, 11, p. 529-540.

24. *Ibid.*, p. 532

25. Edmond Vermeil, « Le problème allemand. Vue d'ensemble », in Maurice Pernot (éd.), *Quelques aspects du problème allemand*, Paris, Paul Hartmann, 1945, p. 17-96 ; Albert Béguin, « L'Allemagne et l'Europe », *Esprit*, 6, 1945, p. 789-797.

26. Au moment où Camus écrivit ces lignes, l'Allemagne était non seulement vaincue mais aussi occupée par les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Union Soviétique et la France. Malgré quelques initiatives constructives dans le domaine culturel, cette dernière pratiquait encore une politique de fermeté à l'encontre de l'Allemagne. Elle s'efforçait d'exploiter économiquement au maximum sa zone d'occupation, faisait travailler des prisonniers de guerre, et organisait le rattachement de certains territoires allemands à la France, notamment la Sarre.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

point ressort, notamment, de la troisième. Cette dernière est principalement consacrée aux mésusages des notions de « réconciliation franco-allemande » et « d'Europe » par l'Allemagne nazie et les collaborationnistes français. Camus fait référence au fait qu'à partir de 1942-1943, Vichy et l'ambassade du Reich ont développé un argumentaire européen et franco-allemand afin de motiver les jeunes Français à partir travailler pour l'Allemagne et/ou à s'engager dans la Légion des volontaires français (LVF) ou la *Waffen SS*. Pour Camus, ce discours constituait non seulement une hypocrisie mais un travestissement douloureux : « Ce qu'on souffre le plus durement, c'est de voir travestir ce qu'on aime. Et cette idée de l'Europe que vous avez prise aux meilleurs d'entre nous pour lui donner le sens révoltant que vous aviez choisi, il nous faut toute la force de l'amour réfléchi pour lui garder en nous sa jeunesse et ses pouvoirs » (*Troisième Lettre*, 1944, p. 57). D'une manière générale, Camus revendique une identité cosmopolitique et européenne qu'il oppose au nationalisme des « Allemands ».

En revanche, la préface de 1948 peut induire en erreur sur un point important. Si « l'Allemand » des *Lettres* n'est pas exactement un « boche », il n'est pas non plus exactement un « nazi », en tout cas pas un nazi au sens qu'on donne aujourd'hui majoritairement à ce terme. Concrètement, Camus ne fait aucune allusion au génocide des Juifs ni à l'antisémitisme. Les méfaits qu'il reproche à l'Allemagne sont l'agression de 1939-1940, les exécutions d'otages et la déportation des Résistants et des travailleurs²⁷. Sur ce point comme sur d'autres, la perspective de Camus est semblable à celle de la plupart des résistants. Il avait connaissance des persécutions antisémites et de certaines déportations de Juifs. Cependant, il n'avait pas une représentation globale de l'ampleur du crime et n'y fait pas référence dans ses écrits de l'époque.

Si Camus n'était pas conscient de l'ampleur des crimes commis au nom de l'Allemagne, il avait connaissance d'une partie de celles commises par son propre camp. En ce qui concerne les attentats perpétrés par les Résistants, Camus pouvait vraisemblablement reprendre à son compte ce commentaire du général de Gaulle du 23 octobre 1941 : « si les Allemands ne voulaient pas recevoir la mort de nos mains, ils n'avaient qu'à rester chez eux et ne pas nous faire la guerre. Tôt ou tard, d'ailleurs, ils sont tous destinés à être abattus, soit par nous, soit par nos alliés »²⁸. En d'autres termes, la propagande vichyste et nazie qui assimilait les résistants à des « terroristes » souffrait du fait que l'immense majorité des attentats visaient des troupes d'occupation ou des collaborateurs, c'est-à-dire des personnes jouant un rôle actif dans la guerre.

27. Sur la place de l'Holocauste dans les œuvres de A. Camus, voir : Vincent Grégoire, « L'Holocauste dans les écrits de Camus », *The French Review*, 80-5, 2007, p. 1070-1084.

28. <https://fresques.ina.fr/de-gaulle/parcours/0009/les-petites-phrases-du-general.html> (consulté le 25 novembre 2019)

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

En revanche, il était plus difficile de donner un sens à l'entreprise de destruction des villes allemandes engagée au même moment. Or il convient de souligner ce point : cette entreprise est exactement contemporaine des *Lettres à un ami allemand*. Le 27 mai 1943, le commandement allié a adopté la « directive 173 », laquelle prévoyait de bombarder les centres-villes des principales métropoles du pays afin de produire un « effet sur le moral allemand qui se ressentirait dans tout le pays ». Le 25 juillet 1943, soit quelques jours seulement après la rédaction de la première lettre, 2 593 appareils de la *Royal Air Force* britannique et quelque 300 avions états-uniens ont largué plus de 8 650 tonnes de bombes sur la ville de Hambourg. Dans la nuit du 27 au 28 juillet, le quatrième raid fut mené avec l'intention méticuleuse de faire un maximum de victimes civiles. L'opération a consisté à bombarder dans un premier temps le centre-ville dans le but d'y attirer les secouristes. Dans un second temps, les bombardiers ont largué des tonnes de bombes incendiaires sur les quartiers périphériques désertés par les pompiers. La tornade de feu qui s'est ensuivie a généré des vents de plus de 200 km/h et, par endroits, une température de 800 degrés. Cet effet « météorologique » s'est fait sentir jusque dans les abris où l'appel d'air a provoqué l'asphyxie des réfugiés. Cette politique de bombardement massif des villes allemandes s'est intensifiée au cours des mois suivant, c'est-à-dire quand Camus a écrit les trois autres lettres.

Camus semble faire allusion à ces bombardements dans la quatrième quand il écrit à son correspondant imaginaire : « Parce que vous étiez las de *lutter contre le ciel* [souligné par moi], vous vous êtes reposés dans cette épuisante aventure où votre tâche est de mutiler les âmes et de détruire la terre » (p. 71). Il évoque aussi ces actions dans un éditorial de *Combat* du 17 septembre : « Que fait le peuple allemand ? Le peuple allemand dort. Il dort d'un sommeil traversé de cauchemars et d'angoisses, mais il dort. Et lui, dont on a attendu le réveil si longtemps, continue à se taire derrière ses frontières entamées, massif, obstiné, muet sur les crimes qu'on a commis en son nom, résigné aux terribles blessures qui *tombent sur ses villes* [souligné par moi] »²⁹. Il convient d'avoir à l'esprit ce contexte pour comprendre les quatre textes commentés dans les pages suivantes.

NE PAS HAÏR SON ENNEMI

Dans la *Première lettre*, Camus expose l'idée d'une différence en termes de rapport à la violence entre son correspondant allemand et lui-même : « c'est peu de chose que de savoir courir au feu quand on s'y prépare

29. *Combat*, « 17 septembre 1944 », in Albert Camus, *Camus à Combat. Éditoriaux et articles (1944-1947)*. Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Lévi-Valensi, coll. « Cahiers Albert Camus » (n°8), Paris, Gallimard (édition Kindle), 2002, p. 204.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

depuis toujours et quand la course vous est plus naturelle que la pensée. C’est beaucoup au contraire que d’avancer vers la torture et vers la mort, quand on sait de science certaine que la haine et la violence sont choses vaines par elles-mêmes » (p. 22). Cette idée parcourt tout le recueil. Camus oppose constamment la France et l’Allemagne – ou la Résistance et le nazisme si l’on reprend la convention de lecture proposée par Camus en 1948 – en expliquant que les uns et les autres entretiennent un rapport essentiellement différent à la violence.

On pourrait se demander si Camus ne construit pas alors une opposition entre un soi humaniste et un autre qui serait, par effet de miroir, un ennemi de l’humanité. Prenant l’exemple des « interventions d’humanité » de l’époque coloniale, Carl Schmitt a relevé que les guerres menées au nom de l’humanité « se distinguent fatalement par leur violence et leur inhumanité pour la raison que, transcendant le politique, il est nécessaire qu’elles discréditent aussi l’ennemi dans les catégories morales et autres pour en faire un monstre inhumain, qu’il ne suffit pas de repousser mais qui doit être anéanti définitivement au lieu d’être simplement cet ennemi qu’il faut remettre à sa place, reconduire à l’intérieur de ses frontières »³⁰. Selon Schmitt, l’inimitié ne doit pas se concevoir dans des termes moraux – comme dans la notion latine de *inimicus* qu’on pourrait traduire par « ennemi moral » ou « ennemi privé » (*foe* en anglais) – mais politiques, une idée que traduit le concept latin de *hostis* (*enemy*). D’après Schmitt, les personnes qui font la guerre au nom de l’humanité ont tendance à envisager leurs ennemis comme des *inimici* et donc comme des « criminels »³¹.

Ce cadre conceptuel éclaire en partie le contexte auquel les *Lettres* font allusion. En effet, les partisans de la destruction des villes allemandes ont régulièrement présenté les tapis de bombe comme une action moralement nécessaire contre un peuple qui s’était exclu, de lui-même, de l’humanité. Certains ont même parlé de « rétribution biblique »³². Cette logique a aussi opéré après la capitulation allemande quand les Alliés ont décidé que tous les soldats allemands – y compris ceux de l’armée régulière – ne seraient pas considérés comme des prisonniers de guerre au sens classique du terme, ce qui leur aurait offert une certaine protection juridique, mais comme des « forces armées désarmées ». Ce statut de seconde zone a facilité leur emploi forcé à des tâches dangereuses comme le déminage des plages de l’Atlantique³³. Il a aussi permis d’interdire au Comité International de la

30. Carl Schmitt, « La notion de politique », in Carl Schmitt, *La Notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Flammarion, 1992 (1927), p. 41-204, p. 75.

31. *Ibid.*, p. 44

32. Allan A Michie, *Keep the peace through air power*, New York, Henry Holt and Company, 1944, p. 3. Sur le rôle des considérations morales dans la politique de destruction des villes allemandes, voir : Thomas Hippler, *Le Gouvernement du ciel. Histoire globale des bombardements aériens*, Les Prairies ordinaires, 2014.

33. Danièle Voldman, *Le déminage de la France après 1945*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

Croix Rouge de visiter les camps de prisonniers jusqu’en 1946. On est donc tenté de se demander si l’auteur des *Lettres à un ami allemand* n’a pas été emporté, lui aussi, par ce mécanisme consistant à se représenter l’adversaire comme un ennemi moral dépourvu de droit.

Bien que séduisante en première analyse, cette interprétation ne rendrait pas justice à ce recueil. Dans la première lettre, le narrateur se présente incontestablement comme un défenseur de l’humanité et de l’humanisme. Cependant, il souligne que cela ne fait pas de son correspondant allemand un *hostis humani generi* (ennemi du genre humain). La différence entre les deux correspondants est une affaire de « nuance » : « Nous luttons pour cette nuance qui sépare le sacrifice de la mystique, l’énergie de la violence, la force de la cruauté » (p. 12).

Par ailleurs, Camus contredit Schmitt sur un point plus profond. Selon lui, inimitié et amitié ne sont pas totalement incompatibles : « aujourd’hui, je suis [...] votre ennemi, il est vrai, mais encore un peu votre ami » (Première lettre p. 23). Camus semble s’inscrire ici dans les traditions qui prônent le respect³⁴ ou « l’amour » de l’ennemi. Or Olivier Abel a montré que ces traditions constituent un antidote à la dynamique déshumanisante identifiée par Schmitt, que cette dynamique soit ou non portée par le jeu de miroir humanité/non-humanité. En effet, toutes les guerres génèrent des sentiments de haine à l’égard de l’ennemi car la guerre implique la violence et, comme l’écrivait La Rochefoucauld, « on déteste ceux à qui on a fait du mal »³⁵. Il en résulterait un « effet chorégraphique » désastreux, la violence créant de la haine et la haine de la violence. L’amour et/ou l’éthique du respect de l’ennemi auraient pour vertu de freiner cet effet chorégraphique « car il est inutile et même dangereux d’en “rajouter” ». Camus semble utiliser le terme « amitié » plutôt que « amour » ou « respect » pour dire, en fait, la même chose³⁶. Ce faisant, il fait preuve de réflexivité par rapport à un premier mécanisme causal de la montée aux extrêmes : l’envie de haïr celui contre lequel on se bat.

34. André Corvisier, « La mort du soldat depuis la fin du Moyen Âge », *Revue Historique*, juillet-septembre, 1975, p. 3-30, p. 6.

35. Olivier Abel, « La justice et le conflit. L’amour des ennemis », *Le Christianisme au xx^e siècle*, republié dans : <http://olivierabel.fr/nuit-ethique-la-justice-et-le-conflit/l-amour-des-ennemis.php> (consulté le 20 novembre 2019), 298, 1991.

36. Sur ce point précis, le rapprochement avec les écrits de Weil sur l’amitié ne fonctionne pas. Dans les « Formes implicites de l’amour de Dieu », Weil oppose l’amour du prochain — dont la caractéristique principale réside dans son caractère universel et impersonnel — à l’amitié, dont l’originalité découle de son caractère électif. Du fait de son caractère allégorique, l’ami des *Lettres* n’est pas un ami choisi. C’est un prochain sécularisé. Simone Weil, « Formes de l’amour implicite de Dieu », in Simone Weil (éd.), *Attente de Dieu*, Paris, Albin Michel, 2016 (écrit en 1942), p. 129-212.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

SE POSER LA QUESTION DE LA JUSTESSE DE LA CAUSE

Dans la *Deuxième lettre*, Camus continue de dérouler le thème d'un rapport essentiellement différent à la violence entre son ami allemand et lui mais en insistant, cette fois, sur l'identité du soi ou du « nous ». Il écrit que les Alliés, les résistants et lui-même ne sont pas moins patriotes que les Allemands (ou les nazis si l'on reprend la convention de lecture proposée dans de la préface de 1948). Cependant, les Alliés, les résistants et lui-même placeraient d'autres valeurs derrière ce mot : « nous nous faisons de notre pays une idée qui le [met] à sa place, au milieu d'autres grandeurs, l'amitié, l'homme, le bonheur, notre désir de justice » (p. 40). Ce passage est intéressant car il introduit un thème que Camus travaillera abondamment après la guerre : celui du rapport entre violence et justice.

Dans ses écrits de l'après-guerre, Camus a formulé de nombreuses mises en garde contre les raisonnements consistant à justifier une action violente au nom de la justesse de la cause. La phrase qu'il aurait prononcée lors de la remise du prix Nobel en 1957 – « je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice » – est souvent convoquée pour illustrer cette critique camusienne des justifications éthiques de la violence. On retrouve cette idée de manière plus étayée et nuancée dans *Les Justes* (1949)³⁷, cette pièce où des révolutionnaires russes préparent un attentat au nom d'une cause juste avant que le héros ne se rende compte que la bombe risque de tuer des innocents et décide de remettre son geste à plus tard. La découverte par Camus des problèmes posés par le raisonnement selon lequel « la fin justifie les moyens » explique en partie l'intérêt qu'il a manifesté, à partir de 1946, pour les écrits de Simone Weil. Dans ses « Formes implicites de l'amour de Dieu », Weil condamne elle-aussi l'attitude consistant à convoquer la justice pour donner un sens à la violence. Dans un commentaire sur le récit par Thucydide du massacre des Méliens par les Athéniens, Weil écrit que les premiers ont au moins eu un mérite : ils n'ont pas convoqué la justice pour donner un sens à leur politique de force³⁸.

Cette idée est présente dans les *Lettres à un ami allemand*. En effet, un des leitmotivs de ce recueil est que la violence doit toujours constituer un problème de conscience, même quand on se bat, comme le narrateur, pour une cause juste. Cependant, Camus n'insiste pas sur ce point. Sa réflexion résonne davantage avec celle de Hannah Arendt sur l'articulation moyen/fin³⁹. Cette autrice a relevé que les personnes engagées dans une guerre ont rapidement tendance à oublier ce qu'elles martèlent au début de

37. Albert Camus, *Les Justes*, Gallimard, 1949.

38. Simone Weil, 2016 (écrit en 1942), *op. cit.*, p. 134.

39. Sur les proximités entre Arendt et Camus, voir : Rémi Baudouï, « Hannah Arendt et Albert Camus », *Présence d'Albert Camus*, 9, 2017, p. 13-27 ; Maurice Weyembergh, *Albert Camus ou la mémoire des origines*, De Boeck Université. Le point philosophique, 1998.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

celle-ci, à savoir le fait que la violence n'est qu'un moyen au service d'une fin plus grande. Le moyen – la violence – tend à s'autonomiser, à dicter ses propres fins. La destruction aérienne des villes allemandes, dont on a vu qu'elle est contemporaine des *Lettres à un ami allemand*, constitue une illustration évidente de ce mécanisme. Les historiens sont d'accord avec Winfried Georg Sebald quand celui-ci écrit que les auteurs de cette entreprise violente ont rapidement perdu de vue les fins qu'ils s'étaient fixées, y compris les fins intermédiaires telles que la démoralisation de l'adversaire et l'affaiblissement de son économie de guerre. Dès 1943, des officiers de renseignement britanniques ont fait savoir aux états-majors que ces bombardements ne produisaient pas les résultats escomptés. Au contraire, ces bombardements renforçaient l'allégeance au régime et facilitaient la rationalisation de l'effort de guerre entreprise au même moment. Ces rapports n'ont pas été pris en compte car, « constituant une entreprise qui avait nécessité un tel investissement en matériel et en organisation et qui [...] engloutissait un tiers de la production de guerre britannique, l'offensive aérienne avait acquis une dynamique propre excluant pratiquement une baisse d'activité ou un changement de cap »⁴⁰.

Même si elle ne propose pas à proprement parler de solution pour lutter contre ce problème, Arendt souligne que toutes les configurations fin/moyen ne sont pas équivalentes. Certaines fins offrent davantage de résistance que d'autres aux tentatives de prise de pouvoir effectuées par les moyens. Pour Arendt, il n'est pas équivalent de se donner pour fin la liberté ou la constitution d'un « Reich de mille ans ». Dans le premier cas, il peut exister une tension entre la fin (la liberté) et le moyen (la violence). Dans le second, le moyen (la violence) est en résonance avec la fin (la constitution d'un Reich de mille ans) de telle sorte que rien ne peut l'arrêter. Pour le dire autrement, le bombardement des femmes et des enfants allemands pouvait s'arrêter ou se voir régulé si ses auteurs reprenaient conscience des fins poursuivies, la libération de l'Europe, et constataient que le moyen était inapproprié. En revanche, la destruction des Juifs et de tous ceux que les nazis considéraient comme des « sous-hommes » était inscrite dans le projet de constitution d'un « Reich de mille ans »⁴¹.

Camus ne s'appuie pas sur les concepts de fin et de moyen pour décrire la différence entre les entreprises violentes résistantes/alliées et allemandes/nazies. Cependant, il esquisse bien l'idée, chère à Arendt, selon laquelle les fins des uns et des autres ne se valent pas et que cela a une incidence sur le rapport à la violence : « c'est peu de chose que de savoir

40. Winfried Georg Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, Paris, Actes Sud, 2004 (2001), p. 27.

41. Zygmunt Bauman a montré, en s'appuyant sur Arendt, comment l'utopie nazie fut un moteur de l'Holocauste. Voir : Zygmunt Bauman, *Modernity and the Holocaust*, Ithaca, Cornell University Press, 1989.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

courir au feu quand on s’y prépare depuis toujours et quand la course vous est plus naturelle que la pensée. C’est beaucoup au contraire que d’avancer vers la torture et vers la mort, quand on sait de science certaine que la haine et la violence sont choses vaines par elles-mêmes. » (*Première lettre*, p. 22). Camus semble donc bien avoir perçu ce deuxième facteur de montée aux extrêmes qui peut conduire les protagonistes à désirer la violence pour elle-même. Ce désir est une chose innée chez les Allemands/les nazis. Les résistants/les Alliés possèdent les outils intellectuels et éthiques pour « ne pas leur ressembler »⁴².

DE LA COLÈRE À LA DÉTESTATION

Camus imagine une parabole à la fin de la deuxième lettre. La scène se déroule sur une route de France. Un enfant se trouve dans un camion militaire allemand avec onze autres Français adultes qui viennent d’être arrêtés. Six ont participé à des activités de résistance/« terrorisme ». Les cinq autres sont de parfaits innocents. Tous ces prisonniers et otages roulent vers la mort. Un aumônier militaire se trouve dans le camion avec eux. Camus imagine cet échange entre lui et l’enfant :

Dans la plus muette des horreurs, il suffit parfois qu’un homme parle, peut-être va-t-il tout arranger. « Je n’ai rien fait », dit l’enfant. « Oui, dit l’aumônier, mais ce n’est plus la question. Il faut te préparer à bien mourir ». « Ce n’est pas possible qu’on ne me comprenne pas ». « Je suis ton ami, et, peut-être, je te comprends. Mais il est tard. Je serai près de toi et le Bon Dieu aussi. Tu verras, ce sera facile ». L’enfant s’est détourné. L’aumônier parle de Dieu. Est-ce que l’enfant y croit ? Oui, il y croit. Alors il sait que rien n’a d’importance auprès de la paix qui l’attend. Mais c’est cette paix qui fait peur à l’enfant. « Je suis ton ami », répète l’aumônier. (p. 43)

Constatant que le soldat de garde s’est assoupi, l’enfant saute du camion et court sauver sa vie dans la forêt. Le soldat de garde ne s’est pas réveillé et le chauffeur n’a rien vu ni rien entendu. Tous les regards se tournent vers la seule personne susceptible de donner l’alerte : l’aumônier militaire. Deux minutes auparavant, ce dernier avait assuré l’enfant de son « amitié ». L’aumônier hésite un instant avant de crier *Achtung* !. L’enfant est repris.

Cette parabole semble préfigurer une idée que Camus a martelée après la guerre : le refus de la violence contre les enfants et, plus généralement, les personnes innocentes. Dans *Les Justes* (1949), l’hypothèse de la mort des enfants stoppe le geste violent du héros. Pendant la révolution algérienne, Camus a aussi explicitement condamné le meurtre de personnes innocentes.

42. Ce thème était fort courant à l’époque. Voir notamment : Serge Bromberger, « Éditorial. Ne pas leur ressembler », *Le Figaro*, 1945.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

Le propos des *Lettres* est quelque peu différent. Camus présente le meurtre de cet enfant comme un geste moralement inacceptable mais il appelle également à la « destruction » d'un correspondant dont on a vu qu'il est peut-être une allégorie des femmes et des enfants allemands en train de se faire bombarder. Il y a donc une ambiguïté.

En fait, la parabole du meurtre de l'enfant conduit l'auteur à introduire une idée nouvelle : la colère. Plus précisément, Camus écrit : « Il a suffi d'un enfant mort pour qu'à l'intelligence, nous ajoutions la colère et désormais nous sommes deux contre un. Je veux vous parler de la colère » (*Deuxième lettre*, p. 48). Ce sentiment s'accroît dans les lettres suivantes. Dans la troisième, Camus prévient : « il y a désormais en nous une supériorité qui vous tuera » (p. 66). De plus, la colère se mue alors en détestation : « À présent, tout doit vous être clair, vous savez que nous sommes ennemis. Vous êtes l'homme de l'injustice et il n'est rien au monde que mon cœur puisse tant détester » (*Quatrième lettre*, p. 77). Camus apporte certes une nuance importante à la page suivante : « malgrévous-mêmes, je vous garderai le nom d'homme » (p. 78). Cependant, cette nuance ne semble plus de nature à freiner le geste violent. On l'a signalé en introduction : Camus est désormais prêt à « détruire » son correspondant et à le faire « sans pitié » (*Quatrième lettre*, p. 79). Le sens de cette destruction est désormais clair : « Pour avoir dédaignécette fidélitéà l'homme, c'est vous qui, par milliers, allez mourir solitaires. Maintenant, je puis vous dire adieu » (*Quatrième lettre*, p. 82).

Ce passage est quelque peu déconcertant. Il contraste, en première analyse au moins, avec le début du recueil. On se souvient que dans les premières lettres, le narrateur assurait son correspondant de son « amitié ». Cette fois, il écrit que « tout est fini entre nous » (*Quatrième lettre*, p. 70). Le ton est donc différent et les barrières censées contrecarrer le mécanisme de montée aux extrêmes semblent voler en éclat. Cela pose une question importante : qui parle à cet endroit du texte ? Le narrateur porte-t-il encore la voix de Camus ? Ou avons-nous affaire à un narrateur-personnage dont la psychologie dérive vers une rage de destruction que l'auteur estimerait regrettable ?

On ne peut pas exclure que l'énonciation n'ait pas changé et que Camus soit devenu victime en 1944 du mécanisme de montée aux extrêmes qu'il décrit et critique dans les *Lettres* précédentes. Selon cette grille de lecture, les premières lettres seraient des textes réflexifs sur la violence alors que les autres, et la quatrième en particulier, dévoileraient un Camus emporté par ses émotions. Les éditoriaux publiés par Camus dans *Combat* au même moment apportent du crédit à cette interprétation. Dans un éditorial du 15 novembre 1944, Camus commentait par exemple de la manière suivante les bombardements alliés destinés à briser le « moral » du peuple allemand : « L'Allemagne est à un point où il n'est plus question pour elle d'avoir du moral ou de n'en avoir pas. Une machine privée d'âme, remontée jusqu'à

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

la rupture de ses ressorts et cheminant avec l’obstination et l’aveuglement du désespoir, n’a pas besoin de moral. Elle marche, jusqu’à ce qu’elle soit détruite. Et justement, il s’agit de la détruire »⁴³. Si Camus n’avait probablement pas une connaissance précise de l’ampleur des destructions, il ne pouvait cependant pas ignorer que les premières victimes de la stratégie aérienne alliée étaient des personnes innocentes, à commencer par les enfants allemands.

La deuxième interprétation – privilégiée ici – énonce que les lettres de 1944 s’inscrivent dans la continuité des précédentes et que le thème central de ces quatre textes est le phénomène de montée aux extrêmes à travers la diabolisation pragmatique de l’ennemi (comme chez O. Abel), la perte de vue des buts de guerre (comme chez Arendt) et, enfin, l’expérience de la violence de l’adversaire symbolisée ici par le meurtre de l’enfant. Après avoir identifié le mécanisme de manière analytique dans les deux premières lettres, Camus témoigne de son impact sur le narrateur et, indirectement, sur lui-même. Un élément plaide en faveur de cette interprétation : Camus distille le thème de la montée de la colère dès les premières lettres. Dans la première, le narrateur prévient par exemple son correspondant du développement à venir en lui expliquant que s’il est « encore un peu » son ami, « demain, ce sera fini » (p. 22). Dans la deuxième, il écrit « *Pendant que je le peux encore* [souligné par moi], je veux faire pour elle la seule chose qu’on puisse faire pour une amitié près de sa fin, je veux la rendre claire » (p. 37). Cette quatrième lettre ne semble donc pas être un texte d’humeur. Elle constitue le point final d’une œuvre où Camus réfléchit sur son propre rapport à la violence et sur le fait qu’il a de plus en plus de facilité à lui trouver un sens.

CONCLUSION

Les *Lettres à un ami allemand* apportent un éclairage original sur le rapport d’Albert Camus à la violence. Contrairement à ce qui fut le cas après la guerre, Camus ne critique pas catégoriquement l’action consistant à tuer des êtres humains, y compris des innocents, au nom d’une cause juste. Camus s’interroge sur un problème dont lui-même et son camp n’ont pas été exempts : la banalisation d’une violence de plus en plus totale. Il se demande pourquoi ce qui lui apparaissait inacceptable quelques années plus tôt – « ajouter à l’atroce misère de ce monde » (Première lettre, p. 27) – lui semble désormais banal. Camus a perçu trois raisons de la production et de la naturalisation de la violence : la tendance à la diabolisation de l’adversaire, l’oubli des raisons pour lesquelles on se bat et la montée de la colère face

43. Albert Camus, 2002, *op. cit.*, p. 351.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

à l'expérience de la violence de l'adversaire. Il analyse ces mécanismes et témoigne de leur emprise sur lui-même.

Cette emprise a duré quelque temps. Au lendemain de la capitulation des armées du *Reich*, Camus s'est rendu dans ce qui allait devenir la zone française d'occupation en Allemagne. Il a tiré de ce court séjour dans le Pays de Bade un reportage pour l'édition de juin-juillet 1945 de *Combat magazine*. Il a alors relativisé l'idée selon laquelle la population allemande aurait beaucoup souffert des bombardements alliés : « ce qui frappe [...] dès qu'on rentre dans l'Allemagne occupée par l'armée française, exception faite pour les quelques villes qui ont été détruites, c'est l'air surprenant de bonheur et de tranquillité qui y règne ». Ces mots contrastent avec ceux qu'ont prononcés d'autres ennemis du nazisme qui ont voyagé dans l'Allemagne de « l'Année Zéro ». Le poète Wystan Auden se trouvait par exemple à Nuremberg au moment où Camus visitait le Pays de Bade. Dans une lettre adressée à la femme de son ami James Stern, Auden a écrit : « Vous ne pouvez pas imaginer ce à quoi une ville comme Nuremberg, détruite à 90 %, ressemble, sauf si vous le voyez avec vos propres yeux. Le boulot⁴⁴ est intéressant mais je suis souvent au bord des larmes »⁴⁵. Dans le reportage évoqué plus haut, Camus soulignait que l'impression de « bonheur et de tranquillité » aperçue dans le Pays de Bade ne rendait peut-être pas justice à la situation humanitaire générale de l'Allemagne. On a toutefois connu Camus plus empathique. En juin 1945, il ne semblait pas encore vouloir exprimer de « pitié » – pour reprendre un terme présent dans les *Lettres* – pour le peuple allemand. Ce Camus de l'immédiat après-guerre est à l'image du narrateur de la quatrième lettre. Il est encore en « colère ».

L'esprit de ce reportage sur l'Allemagne détruite est très différent de celui du célèbre éditorial sur le bombardement atomique de la ville de Hiroshima publié dans *Combat* le 8 août 1945. À l'époque, le gouvernement états-unien a justifié l'emploi de cette arme en convoquant le principe du moindre mal. L'idée générale était qu'il convenait de frapper le Japon de manière brutale pour se donner des chances d'obtenir une capitulation rapide et, ainsi, s'épargner une guerre longue et coûteuse sur le plan humain. Dans son texte, Camus fait écho à ce raisonnement quand il écrit que « si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouissons ». Cependant, l'éditorial du 8 août allait à contre-courant du discours analysant cet événement sous l'angle de la prouesse technique et/ou comme le signe d'un énième exploit militaire des forces alliées. Camus exprimait son malaise face à ce concert de commentaires dénués d'esprit critique : « il y a quelque indécence à célébrer

44. Auden effectuait des entretiens avec des survivants des bombardements « stratégiques » pour en étudier les effets dans le cadre d'une grande enquête : la United States Strategic Bombing Survey.

45. Cité dans : Stephen Brockmann, *Nuremberg goes global*, Carmen House, 2006, p. 109.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

ainsi une découverte, qui se met d’abord au service de la plus formidable rage de destruction dont l’homme ait fait preuve depuis des siècles ». Par ailleurs, les termes employés par l’auteur au début du texte – « sauvagerie », « rage de destruction », etc. – sont extrêmement forts.

Camus a-t-il alors pensé qu’il aurait pu avoir de tels mots en juin 1945 pour ses « amis allemands » ? Toujours est-il que son discours sur l’Allemagne a bel et bien évolué. Le 7 mai 1947, il a écrit dans *Combat* que « quels que soient notre passion intérieure et le souvenir de nos révoltes, nous savons bien que la paix du monde a besoin d’une Allemagne pacifiée et qu’on ne pacifie pas un pays en l’exilant à jamais de l’ordre international »⁴⁶. Un an plus tard, Camus a répondu favorablement à la demande d’Emmanuel Mounier de le voir rejoindre le « Comité français d’échanges avec l’Allemagne Nouvelle ». La même année, il a autorisé pour la première fois la publication des *Lettres à un ami Allemand* à l’étranger. On se souvient qu’il a alors tenu à préciser qu’il s’agissait « d’écrits de circonstance » et qu’il ne faudrait plus aujourd’hui confondre Allemands et nazis.

OUVRAGES OU ARTICLES CITÉS

- Abel, Olivier, « La justice et le conflit. L’amour des ennemis », *Le Christianisme au xx^e siècle. Republié dans: <http://olivierabel.fr/nuit-ethique-la-justice-et-le-conflit/l-amour-des-ennemis.php> (consulté le 20 novembre 2019)*, 298, 1991.
- Abel, Olivier, *De l’Amour des ennemis : et autres méditations sur la guerre et la politique*, Paris, Albin Michel, 2002.
- Amossy, Ruth, « Dialoguer au cœur du conflit ? Lettres ouvertes franco-allemandes, 1870/1914 », *Mots. Les langages du politique*, 76, 2004, p. 25-39.
- Arendt, Hannah, *On violence*, Orlando, Austin, New York, A Harvest Book, 1969.
- Aron, Raymond, « Nouvelle carte du monde », *Point de vue*, 1945 (4 mai).
- Barth, Karl, *Les Allemands et nous*, Paris, Delachaux et Niestlé S.A., 1945.
- Baudoui, Rémi, « Hannah Arendt et Albert Camus », *Présence d’Albert Camus*, 9, 2017, p. 13-27.
- Bauman, Zygmunt, *Modernity and the Holocaust*, Ithaca, Cornell University Press, 1989.
- Béguin, Albert, « L’Allemagne et l’Europe », *Esprit*, 6, 1945, p. 789-797.
- Belfiore, Elisabeth S, *Murder Among Friends: Violation of Philia in Greek Tragedy*, New York, Oxford University Press, 2000.
- Brockmann, Stephen, *Nuremberg goes global*, Carmen House, 2006.
- Bromberger, Serge, « Editorial. Ne pas leur ressembler », *Le Figaro*, 1945.

46. Albert Camus, 2002, *op. cit.*, p. 694.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

- Burr, Steven A, « Transcending the Paradox of Violence. A Dialectical/Diologal Interrogation of the Colonial/Anti-colonial Struggle in Algeria », *Soundings: An Interdisciplinary Journal*, 101-4, 2018, p. 322-340.
- Camus, Albert, *Lettres à un ami allemand*, Paris, NRF Gallimard, 1948.
- Camus, Albert, *Les Justes*, Gallimard, 1949.
- Camus, Albert, *A Combat. Editoriaux et articles, 1944-1947. Edition établie, présentée et annotée par Jacqueline Lévi-Valensi*, Paris, Gallimard (édition Kindle), 2002.
- Camus, Albert, *Chroniques algériennes (1939-1958)*, Gallimard, 2002 (1958).
- Camus, Albert, *Œuvres complètes. Tome I. 1931-1944*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2006.
- Carroll, David, *Albert Camus the Algerian: Colonialism, Terrorism, Justice*, New York, Columbia University Press, 2007.
- Chaulet Achour, Christiane, « Albert Camus face à la question algérienne, par Christiane Chaulet Achour ».
- Colin, Davis, « Camus's War: L'Étranger and *Lettres à un ami allemand* », in D. Colin (eds), *Traces of War: Interpreting Ethics and Trauma in Twentieth-Century French Writing*, Liverpool University Press, 2018, p. 65-79
- Corvisier, André, « La mort du soldat depuis la fin du Moyen-Age », *Revue Historique*, juillet-septembre, 1975, p. 3-30.
- Crépon, Marc, *Le Consentement meurtrier*, Paris, Cerf, 2012.
- Girard, René, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.
- Girard, René, *Achever Clausewitz*, Carnets Nord, 2007.
- Grégoire, Vincent, « L'Holocauste dans les écrits de Camus », *The French Review*, 80-5, 2007, p. 1070-1084.
- Guérin, Jeanyves, « Camus et l'Allemagne », in P. Daros (eds), *Cartographie d'une amitié. Pour Stéphane Michaud*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2017, p. 189-205
- Hippler, Thomas, *Le gouvernement du ciel. Histoire globale des bombardements aériens*, Les Prairies ordinaires, 2014.
- Horowitz, Louise, « Of Women and Arabs: Sexual and Racial Polarization in Camus », *Modern Language Studies*, 17-3, 1987, p. 54-61.
- Lund, Hans Peter, « Camus face à l'Allemagne. Réactions et lectures », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 119^{ème} année, 1, 2019, p. 125-144
- Malraux, André, *La tentation de l'Occident*, Paris, Grasset, 2006 (1926).
- Margerrison, Christine, « Albert Camus and 'Ces femmes qu'on raie de l'humanité': sexual politics in the colonial arena », *French Cultural Studies*, 10-29, 1999.
- Mégevand, Martin, « La révolte chez Césaire et Camus. Convergences paradoxales », *Présence Africaine*, 184, 2011, p. 181-192.

CAMUS ET LA MONTÉE AUX EXTRÊMES ■

- Michie, Allan A, *Keep the peace through air power*, New York, Henry Holt and Company, 1944.
- Mounier, Emmanuel, « Le désespoir allemand », *Esprit*, 110, 1945, p. 900-902.
- Mounier, Emmanuel, « Nouveaux débats sur l'Allemagne », *Esprit*, 112, 1945, p. 292-298.
- Müller, Jean-Marie, *Penser avec Albert Camus. Le meurtre est la question*, Chronique Sociale.
- Müller, Jean-Marie, « Objecteurs de conscience », *Sarkophage / À cause du peuple*, Hors série N°3 février/avril, 2012.
- Neiman, Paul George, « Camus on Authenticity in Political Violence », *European Journal of Philosophy*, 25-4, 2017, p. 1569-1587.
- O'Brien, Conor Cruise, *Albert Camus of Europe and Africa*, New York, The Viking Press.
- Quinn, Renée, « Le theme racial dans L'Étranger », *La Revue d'Histoire Litteraire de la France*, 69-6, 1969.
- Rovan, Joseph, « L'Allemagne de nos mérites », *Esprit*, 11, 1945, p. 529-540.
- Said, Edward, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Book, 1993.
- Salas, Denis, « Albert Camus, l'humaniste intransigeant », *Etudes*, 416 (1), 2012, p. 79-90.
- Samana, Guy, « Albert Camus et Simone Weil : le sentiment du tragique, le goût de la beauté », *Esprit*, 2012 (août/septembre).
- Sandig, Brigitte, « Camus und die Deutschen – die Deutschen und Camus », *Romanische Forschungen*, 126 (3), 2014, p. 341-362.
- Sandig, Brigitte, « L'Algérie et l'Allemagne de Camus. Une opposition extrême », *La Revue des lettres modernes*, 23, 2014, p. 103-122.
- Scherr, Arthur, « Albert Camus' L'Étranger. A Parable of the Overthrow of French Rule in Algeria », *Midwest Quaterly*, 57-1, 2015, p. 37-55.
- Schmitt, Carl, « La notion de politique », in C. Schmitt (eds), *La notion de politique. La théorie du partisan*, Paris, Flammarion, 1992 (1927), p. 41-204
- Sebald, Winfried Georg, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, Paris, Actes Sud, 2004 (2001).
- Spiquel, Agnès, « Albert Camus et l'Algérie », *Histoire coloniale et postcoloniale* (<https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-et-l-Algerie-par.html> consulté le 16 novembre 2019), 2009.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, « Can the Subaltern Speak? », in N. Cary et L. Crossberg (eds), *Marxism and the interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, 1988, p. 271-316
- Strickmann, Martin, *L'Allemagne nouvelle contre l'Allemagne éternelle. Die französische Intellektuellen und die deutsch-französische Verständigung 1944-1950.*, Frankfurt am Main, PeterLang, 2004.

■ CHARLES-ALBERT CINGRIA

Vermeil, Edmond, « Le problème allemand. Vue d'ensemble. », in M. Pernot (eds), *Quelques aspects du problème allemand*, Paris, Paul Hartmann, 1945, p. 17-96

Voldman, Danièle, *Le déminage de la France après 1945*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1998.

Weil, Simone, « L'Iliade ou le poème de la force », *Les Cahiers du Sud*, décembre 1940-janvier 1941, 1939.

Weil, Simone, *La source grecque*, Gallimard, 1953.

Weil, Simone, « Formes de l'amour implicite de Dieu », in S. Weil (eds), *Attente de Dieu*, Paris, Albin Michel, 2016 (écrit en 1942), p. 129-212

Weyembergh, Maurice, *Albert Camus ou la mémoire des origines*, De Boeck Université. Le point philosophique, 1998.